

Rennes Le Château et Nicolas Poussin

Publié le [août 10, 2018](#)

Nicolas Poussin naquit le 15 juin 1594 à Villers

fil et petit-fils de notaire à Soisson

» Que Poussin, Tteniers, gardent la clef... »

Invite à comprendre que le peintre, par l'une de ses œuvre, les Bergers d'Arcadie, dévoile une partie de la clef du secret des Blanchefort. L'origine des Bergers d'Arcadie « la félicité sujette à la mort » est confuse si certains la présume vers 1629.

Lemonier, lui, attribue la création du tableau entre 1638 et 1639. Ces dernières dates indiqueraient donc que le tableau aurait été exécuté dès l'arrivée de Poussin à la cour de France.

Qui l'a commandé, Louis XIV, Richelieu ? Ce point reste obscur.

Les Bergers d'Arcadie, une oeuvre assez médiocre.



Si un tableau a fait couler beaucoup d'encre dans l'histoire de Rennes c'est bien les « Bergers d'Arcadie » de Nicolas Poussin. Toutes sortes d'analyses en ont été faites, aussi cet article n'aura pour but que d'en parler en restant dans un juste milieu entre les exagérations maximales et les appréciations totalement vides.

Nicolas peint une première fois ce thème aux alentours de 1628. Ce dernier a certainement connaissance alors du tableau du Guerchin " Et in Arcadia ego " qui se trouve dans la collection de la famille Barberini , les protecteurs



du peintre. Le tableau n'apparaît que lors de l'inventaire des biens du cardinal Massimi en 1677. Il est possible qu'il en soit le commanditaire. Il est aujourd'hui dans une collection privée à Chatsworth en Angleterre. Voilà bien un curieux tableau : trois bergers et une bergère devant une tombe, mais chose particulière dans une peinture tous les personnages sont de dos, hormis la bergère légèrement en retrait et de profil. La tombe est de style baroque, le paysage ne montre rien. Que peut-on retenir d'une peinture qui ne montre rien sinon des personnages de dos ? Une seule chose : la phrase " Et in Arcadia ego ". Ce tableau est fait pour que le spectateur, tout comme les bergers, s'arrête sur cette phrase. Nous y reviendrons.

Dix ans plus tard Nicolas Poussin récidive sur le thème dans la version du Louvre, si célèbre. Au sujet de cette deuxième version, on ne connaît guère plus de détails sur son commanditaire que pour la première version. On peut supposer qu'elle fut commandée par quelque haut prélat de l'entourage papal, peut être par Francesco Barberini lui-même, car peu après la mort d'Urbain VIII, son frère, la famille Barberini, en disgrâce papale se voit obligée de quitter Rome, et revient en France. Or, on retrouve le tableau dans la collection d'un ingénieur militaire Henri Avice, en France. Louis XIV l'achète en 1685, et le fait placer dans sa chambre à Versailles, emplacement qu'il ne quittera plus jusqu'à la mort du roi.



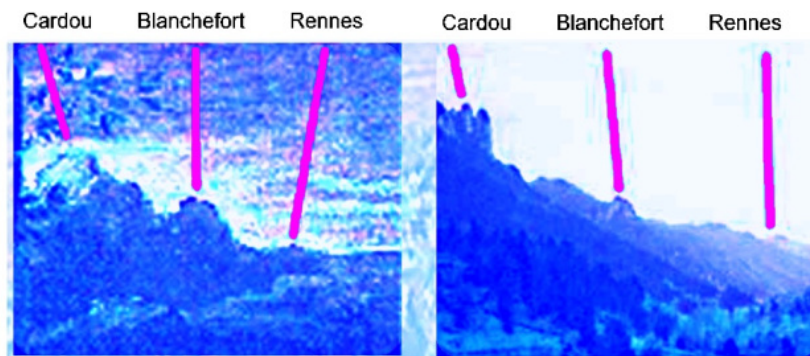


Tableau de Poussin

Photo actuelle

Observons attentivement ces deux

œuvres. Dans la première version, Poussin présente quatre personnages : une “ bergère ” et trois hommes. Elle est en retrait, elle semble pensive et regarde l’inscription d’une manière plutôt distraite. Deux des hommes s’intéressent de près à l’inscription et celui qui possède un bâton en forme de crosse et qui est barbu pose son doigt sur les lettres comme pour mieux les lire en les nettoyant. Le troisième homme est assis à même le sol, il semble triste, il est couronné de laurier et remplit une cruche à une source qui jaillit près de la tombe. Cette dernière, à peine visible, est de style baroque, et surmontée d’un crâne. Pas le moindre animal, autour de ces bergers, ni moutons, ni chien. Pourtant quand il le juge nécessaire Nicolas peint des moutons et même des troupeaux entiers (paysage avec les funérailles de Phocion.etc..)Si ce n’était le titre rien ne nous permettrait de dire qu’il s’agit là de bergers, à l’exception d’un détail : le bâton en forme de crosse, apanage du pasteur.

Si nous plaçons, à côté, la deuxième version, nous voyons le même nombre de personnages, la femme est toujours en retrait, pensive mais évoque une pensée intérieure encore plus profonde que dans la première version. Appuyé sur la tombe, un personnage couronné de laurier semble toujours aussi triste, mais plus de source. De même que dans la première version, le barbu semble nettoyer l’inscription avec son doigt, mais il s’est mis à genoux pour mieux faire, son bâton n’a plus de crosse. Enfin le dernier homme s’intéresse, lui aussi à l’inscription, mais paraît prendre à partie la femme à ce sujet. Toujours pas le moindre animal à l’horizon. L’impression que nous donne cette description est que Poussin peint exactement deux fois les mêmes personnages, ils sont bien typés et chacun possède bien son rôle. A une différence près qu’ils ne sont plus de dos, ils deviennent plus présents et plus affirmés. Dans la première version, l’inscription nous avait apparue, comme le centre d’intérêt, ici elle disparaît devant la présence des personnages et, grande différence avec la version de Chatsworth, devant la tombe et le paysage. La tombe n’est plus baroque mais de style “ Italien ” à pans coupés ; sa position dans le tableau n’est plus secondaire mais centrale. Quant au paysage, inexistant dans la première version, il devient ici essentiel. Il faut savoir qu’au XVIIe siècle, on peint en atelier, le peintre fait des croquis sur le terrain mais ne peint pratiquement jamais devant un paysage. Quant à la scène elle-même elle a pu très bien ne jamais avoir lieu. Nicolas a dû organiser dans son atelier des séances de pose pour chaque modèle les autres n’étant pas nécessairement présents. En effet le travail d’un seul personnage représente souvent plusieurs jours de pose et de nombreux dessins. Le peintre reconstitue toute sa scène de pure imagination en se basant sur ses croquis. Parfois il réunit tous les éléments pour avoir une vue d’ensemble mais assez rarement. Il en est de même pour le paysage, constitué de différentes esquisses rassemblées en un même lieu. C’est-à-dire, de morceaux de paysage précis, recomposés ensemble pour réaliser un paysage mythique, idéal. C’est ainsi que dans l’œuvre de Poussin on voit souvent le château Saint Ange placé en rase campagne, alors que celui-ci se trouve en plein cœur de Rome.



En parlant de cette deuxième version Bellori, biographe de Poussin (1672), précise que ce dernier “ en devait l'idée au cardinal Rospigliosi ”. Or Poussin avait déjà travaillé sur cette idée dix ans auparavant. Si donc, Le futur Clément IX a bien suggéré quelque chose à Poussin, ce n'est pas cette idée que Poussin avait déjà eue, ce serait plutôt de placer ses “ bergers ” dans un “ certain paysage ”.

En retraçant ce tableau, Nicolas Poussin passe donc de l'évocation vague de la phrase “ET IN ARCADIA EGO” à une situation bien plus définie où cette sentence a toujours sa place mais sur une tombe précise dans un paysage précis entourée de personnages aux caractéristiques uniques. Si le titre ne portait encore le mot “ bergers ” plus rien ici ne nous indiquerait la fonction de ces personnages. C'est certainement très volontairement que Nicolas n'a pas peint de moutons dans ces tableaux. Que sont donc ces bergers ? Ils gardent, certes, mais pas des moutons, ils gardent une tombe ! En effet, on a toujours suivi l'idée que les “ bergers ” venaient de découvrir une tombe, mais en fait Nicolas Poussin peint les “ gardiens ” d'une tombe. Ils ne viennent pas de la découvrir ; mais ils la protègent et surveillent l'inscription et la bergère réfléchit sur les problèmes posés par le poids de ce gardiennage. Ce ne sont pas d'ailleurs des personnages ordinaires, le maître des Andelys nous en fait prendre conscience en les couronnant tous de laurier. La couronne de laurier étant chez les grecs, donc au pays de l'Arcadie, le symbole que l'on remettait aux personnes ayant rendu un service important à la patrie. Dans d'autres œuvres, il couronne ainsi les poètes (L'inspiration du poète) les héros et les dieux (Acis et Galatée, Mars et Vénus) Il y a donc peu de chance que Poussin ait voulu nous montrer ici des bergers ordinaires sans moutons à garder, et qui méditent sur la mort parce qu'ils viennent de découvrir une tombe fut elle porteuse d'une sentence. Non, le service qu'ils rendent, c'est bien de garder une tombe, mais une sépulture mystérieuse qui est au centre du tableau dans la deuxième version, et qui n'est définie que par la phrase “ Et in Arcadia ego ”.

Qui nous dit qu' »il » est en Arcadie ?

C'est la mort qui parle et qui nous dit, même en Arcadie, au pays de la félicité, je suis présente, pourquoi pas ! Mais il y a une ambiguïté sous jacente : si l'Arcadie est bien une image du paradis, ce dernier ne serait-il pas lieu de félicité absolue ?

C'est le mort qui parle et qui dit au passant “Maintenant je suis au paradis “. A l'appui de cette hypothèse, il faut préciser qu'en latin, le « ego » à la fin d'une phrase laisse penser qu'il s'agit bien du mort qui parle car il fait un retour sur lui-même.

Mais alors pourquoi pas de verbe dans cette phrase ?

Pourquoi une construction grammaticale fragile alors qu'il était si simple d'ajouter “sum : je suis ”.

Il y a à cela une raison. Cette phrase est codée et le code ne permet pas d'ajouter d'autres lettres qui seraient inexploitable. Dans la deuxième version, le berger de droite semble demander : que doit-on faire pour comprendre ? C'est l'attitude de la “ bergère ” qui guide la nôtre : il faut réfléchir, se concentrer sur cette expression pour en tirer la quintessence.

Par une lettre à l'évêché, Antoine Bigou, curé de Rennes le château en 1789, demande l'autorisation de mettre à l'abri une dalle scellée dans une tombe au lieu dit “ Les Pontils » .

Cette opération fut exécutée par un dénommé Guillaume Tiffou en novembre 1789. Cette dalle devait porter une inscription bien intéressante pour qu'elle nécessite tant d'efforts, mais la révolution était en marche, il fallait protéger les choses léguées par le passé.

Il y avait donc à cet endroit un tombeau, qui ne ressemblait peut-être pas exactement à celui de Poussin, et il est possible que lorsqu'il a été refait, soit la famille Galibert, soit la famille Lawrence aient copié le tombeau du tableau de Poussin (encore faudrait-il savoir pourquoi et sur les conseils de qui ?). Toujours est-il que c'est bien d'un tombeau placé là que nous parle Poussin. Il y a de fortes chances que la dalle retirée là, Antoine Bigou en ait fait la fameuse pierre de la fausse tombe de la marquise d'Hautpoul, morte quelque huit ans plus tôt. Sur cette pierre, il y avait bien écrit “ Et in Arcadia ego ”, mais avec des lettres grecques . Comme Poussin n'est jamais venu dans le Rasès, du moins certainement pas, avant de faire ces deux tableaux, il n'a pas su que la sentence était écrite en lettres grecques. Ceux qui lui avaient demandé de faire ce travail ont peut-être volontairement ou non omis ce détail.

